au milieu du spectacle, puis il revint... ou plutôt un autre sir Arthur revint occuper sa stalle... cet autre sir Arthur était ce que vous l'avez vu : un débauché, un ivrogne, un brigand !

— Et alors, que veut dire tout cela ? murmura Louise.

L'abbé, Fanchon et Joli-Cœur demeurèrent silencieux.

Elle reprit :

— Cette nuit-là, il ne pensait qu'à boire, à manger, à dormir. Dans la chambre d'hôtellerie où nous nous réfugiâmes, puisque notre maison était brûlée, il se fit servir à souper. Par moment il parlait de choses qui m'étaient inconnues. Une fois il dit : Du temps où j'étais Mandrin...

L'abbé et Fanchon se signèrent, Joli-Cœur tordit sa moustache.

De la rue et du jardin les bruits montaient toujours : la sourde et prophétique voix qui annonce les orages populaires.

—Peut-être qu'à l'heure où nous voici, dit brusquement Joli-Cœur, il est déjà dans le corps de quelque autre honnête homme.

—Alors, murmura la comtesse Louise dont la belle tête se pencha sur sa poitrine, vous croyez donc que j'ai bien fait de prendre le deuil des veuves ? Vous croyez donc que mon pauvre mari est mort ?

Dans le silence qui suivit on entendit un pas monter rapidement l'escalier.

Un beau jeune homme entra, triste et pâle, qui dit froidement, sans sourire :

—Bonsoir, ma mère.

XLVII.—MÈRE ET FILS.

C'était le vicomte Paul, ce superbe bambin d'autrefois, le vicomte Paul qui faisait des fortifications contre les Anglais.

Il avait maintenant la stature d'un homme ; une fière et gracieuse taille. Il ressemblait à son père, le colonel comte Roland de Savray, mais il était plus beau.

Autour de son front des cheveux blonds se bouclaient. Ses grands yeux bleus exprimaient la tristesse et la vaillance.

—J'avais à te parler, dit-il en s'adressant à Joli-Cœur, et avant même d'embrasser sa mère. Est-il vrai que le comte de Savray, mon père, passe la nuit à marcher dans sa chambre ?

—C'est vrai, répliqua le hussard.

—Est-il vrai que son lit n'est jamais défait ?

—C'est vrai, l'interrompit Joli-Cœur. Ceci, cela et le reste. Tout ce qu'on dit de lui est vrai. Mais est-ce bien M. le comte ? voilà ce que nous ne savons plus.

Paul baissa la tête en fronçant le sourcil.

Il s'approcha de sa mère, qui le pressa contre son cœur avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire.

—Tu as quelque chose à me dire ? murmura-t-elle.

—Oui, ma mère.

Elle fit un signe. L'abbé, Fanchon et Joli-Cœur se retirèrent dans la pièce voisine.

Or l'abbé, depuis plusieurs années, était aux gages du gros petit docteur Lunat, spécialement pour compulser tous les bouquins écrits en toutes langues sur ce mythe qui a traversé les siècles : le JUIF ERRANT.

L'abbé, trouvant des auditeurs dociles, vida son sac, et dit des curiosités bien extraordinaires,—principalement au sujet du Pharisien Nathan, qui louait le temple aux marchands. Ce Pharisien est le quatrième Juif errant.

Le cinquième est le bedeau de Caïphe.

Le vicomte Paul s'était assis sur un tabouret, aux pieds de sa mère. Il mit sa tête blonde sur les genoux de la comtesse Louise, qui lisait dans ses grands yeux bleus comme en un livre.

—Tu souffres ? dit-elle.

—Pas quand je suis ainsi, près de toi, mère chérie, répondit-il tandis qu'un sourire naissait autour de ses lèvres.

XLVIII.—L'AVEU.

Elle se pencha pour mettre un long baiser sur ce front doux comme celui d'une jeune fille.

—Mère, dit Paul, si je ne t'aimais pas si bien, je mourrais. Je suis toujours seul. Je fuis ceux de mon âge pour ne pas entendre ce qu'ils disent, car ils disent souvent du mal de celui dont tu portes le nom. Les pauvres amis qui nous sont restés fidèles essayent bien de me consoler avec d'étranges fables et des contes d'enfants ; mais je ne suis plus un enfant, ma mère, et je ne crois plus ce que je ne comprends pas.

—C'est vrai, murmura la comtesse Louise, tu es un savant maintenant, mon Paul chéri. Tu es bien plus savant que l'abbé Romorantin, qui croit encore ... Et cependant, si tu pouvais te souvenir !...

—Je me souviens ! murmura Paul en une sorte de gémissement.

La comtesse ne l'entendit pas et poursuivit :

—Si tu savais comme moi quel cœur c'était que ton père ! combien de délicatesse et de belle fierté !... que d'amour ! que d'honneur !...

—Je crois à cela, ma mère, interrompit le vicomte Paul dont les yeux étaient mouillés de larmes. Je crois à cela comme je crois en Dieu !

—A quoi donc ne crois-tu pas, mon enfant bien-aimé ? demanda la comtesse Louise.

Paul resta un instant silencieux, puis il se couvrit le visage de ses mains.

—Il y a des choses qui sont impossibles ! murmura-t-il enfin avec découragement. Il faudrait croire aussi à Barbe-Bleue, à Croquemitaine, à l'Ogre, au Petit-Poucet... tandis qu'il y a bien des exemples, ma mère, bien des exemples avérés d'hommes au cœur bon, loyal, chevaleresque même, qui tombèrent tout d'un coup au plus profond de l'abîme du mal !

—Enfant, dit la comtesse avec une fermeté douce, si je me trompe, laisse-moi mon erreur. Je veux bien mourir, mais que ce ne soit pas par toi !

Paul s'agenouilla, dévorant de baisers les pauvres belles mains froides de la comtesse Louise.

—Oh ! mère ! mère ! reprit-il d'une voix où les larmes contenues tremblaient, on m'a insulté devant *elle !*

XLIX.—LA VISION.

La comtesse Louise le contemplait avec ce grand amour des mères, plein d'épouvantes et de vaillances.